

Des vacances au château

Lise Drolet

Numéro 40, été 1988

La villégiature au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, L. (1988). Des vacances au château. *Continuité*, (40), 17–21.

DES VACANCES AU CHÂTEAU



À Roberval, les promoteurs de la compagnie ferroviaire Quebec and Lake St. John construisent en 1888 un magnifique hôtel qui loge des touristes du monde entier venus pêcher la combattive ouananiche. Incendié en 1908, le «château Roberval» ne renaîtra jamais de ses cendres. (photo: Album Notman, Société historique du Saguenay, ANQ Chicoutimi)

Les grands hôtels où, le temps d'une saison, les villégiateurs deviennent rois ou reines.

par Lise Drolet

The birds are back! C'est par cette phrase évocatrice qu'à l'été 1963, la rédactrice du périodique *The Seigneur* invitait sa clientèle à revenir au château Montebello. Avec les oiseaux du printemps, les villégiateurs et les touristes revenaient donc sur les bords de l'Ouataouais comme ils accouraient, plus loin en bordure du Saint-Laurent, chercher leur part de rêve au manoir Richelieu ou à l'hôtel Tadoussac.

Dès lors que les voyageurs québécois n'ont plus été des trafiquants ou des coureurs des bois, l'industrie hôtelière a pu naître au Québec et participer à sa prospérité. Quand, vers 1860, les chemins de fer vont déployer leurs ramifications hors des grands centres, les points éloignés de la province se trouveront en-

fin reliés aux capitales régionales. À partir de ce moment, et suivant en cela un mouvement né en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle, le tourisme – puisqu'il faut l'appeler par son nom! – prend son essor dans tous les coins du Québec. Ainsi, des statistiques du Service provincial de l'hôtellerie montrent que si en 1915 l'industrie touristique générait des revenus de 340 000 dollars, elle aurait rapporté en 1938 une somme cumulative de 740 millions de dollars. L'hôtellerie faisait déjà vivre, en cette époque d'avant-guerre, plus de 31 000 employés.

Réservé jusqu'à la moitié du XX^e siècle à une élite qui ne manquait ni de temps ni d'argent pour s'offrir des vacances, le tourisme va quand même provoquer, bien avant cette époque, le dé-

veloppement de quelques régions privilégiées du Québec. Hormis les facilités d'accès par train ou par bateau, des caractéristiques communes à tous les points touristiques orienteront le choix des villégiateurs et des promoteurs. Les hôtels de vacances s'établiront donc le plus souvent en des sites où la topographie est remarquable, où les paysages allient beauté, pittoresque et sauvagerie stimulante, où l'air qu'on respire et l'eau qu'on boit sont d'une salubrité reconnue et vantée. D'autres attraits favoriseront les établissements touristiques, comme les possibilités de chasse et de pêche ou la proximité des villages facilitant l'approvisionnement.

LA VIE RÊVÉE

Quelques monuments marquent l'histoire de l'hôtellerie de villégiature québécoise. Leur notoriété est due tant à la qualité d'hébergement qu'ils ont toujours maintenue qu'aux splendeurs de leur environnement naturel et à l'originalité de leur architecture. Ces établisse-

ments, parmi lesquels le manoir Richelieu de Pointe-au-Pic, l'hôtel Tadoussac et le château Montebello, ont conservé, malgré le passage des ans, une image fort séduisante. Véritables châteaux de vacances, ils offrent encore aujourd'hui aux clients qui les fréquentent quelques jours d'une vie rêvée.

Une tradition d'hospitalité similaire se retrouvait, par exemple, à la fin du siècle dernier, au St. Lawrence Hall, sis jadis au coeur d'une station balnéaire prospère, Cacouna, près de Rivière-du-Loup. Aussi Arthur Buies, journaliste à la plume parfois aussi exubérante qu'acérée, écrit-il avec emphase: «*Mais pour celui qui cherche le tourbillon, qui veut oublier et replonger durant quelques jours dans l'ivresse des plaisirs semés sous ses pas, qu'il vienne (...) L'habitant du St. Lawrence Hall est un dieu et il n'a pas le temps d'avoir un désir.*»

Les propriétaires d'établissements hôteliers ne seront pas longs à comprendre qu'effectivement les vacanciers cherchent tous, comme l'exprime Buies, à devenir pour quelques jours des «dieux». Ils vont donc offrir à leur clientèle, outre bon vin, bon air et bonne chère, une image de la vie plus onirique que réelle. Ils emporteront leurs clients consentants dans le «tourbillon» enchanté des plaisirs de la vie facile.

Ainsi la Canada Steamship Lines reconstruira-t-elle, en 1929, son manoir Richelieu de Pointe-au-Pic sur le modèle d'un château gothique normand. Le premier manoir, incendié par une nuit tragique de septembre 1928, avait été construit en 1899 par les architectes



Le hall principal du manoir Richelieu, à l'époque où il se parait des riches collections de William Hugh Coverdale. (photo: Canada Steamship Lines)

Les aires de récréation des hôtels baignent dans une lumière crue et revigorante. Vue ancienne du manoir Richelieu. (photo: Canadien national)



Le manoir Richelieu, un grand château gothique normand conçu par l'architecte montréalais John S. Archibald, a ouvert ses portes en 1929. (photo: Manoir Richelieu)



Maxwell, pour le compte de Rodolphe Forget. Celui-ci, qui sera le député de Charlevoix de 1904 à 1919, était alors président de la compagnie de navigation Ontario et Richelieu, ancêtre de la C.S.L. Réservations obligent, le deuxième manoir est bâti par des équipes d'ouvriers travaillant jour et nuit à une cadence infernale. On recouvre même le bâtiment d'une immense cloche de bois chauffée afin d'isoler les travailleurs des rigueurs de l'hiver.

Sur des plans de l'architecte John S. Archibald de Montréal, le nouvel hôtel dresse, dès juin 1929, ses tourelles de béton couronnées de toits de cuivre bien au-dessus des eaux du Saint-Laurent. Reconnu à l'époque comme le plus bel hôtel du Canada, le manoir Richelieu séduira les estivants par son air d'élégance continentale. Amenée par les «bateaux blancs», ces vapeurs qui tout au cours de l'été sillonnent le fleuve, une clientèle des plus huppées y séjourne. Citant à ce propos un journaliste du *Macleans Magazine*, l'historien Philippe Dubé rapporte qu'un des clients, parmi les plus remarquables et les plus fidèles du manoir à l'époque de la Seconde Guerre

mondiale, est le banquier sir Frederick Williams-Taylor. Gentleman de la plus vieille école, sir Frederick se rendit célèbre à l'hôtel, où il dominait la vie sociale, par l'entrée qu'il prenait plaisir à faire les soirs d'été au bar. D'un air dégagé, le très *british* et vieux sir aimait à laisser glisser négligemment sa cape jusqu'au sol et demander d'une voix appuyée au barman: «*Anyone notable or distinguished here tonight, Chris?*» Ce à quoi, du tac au tac, le dénommé Chris répondait: «*Well, you are here, sir.*»

LES CHÂTEAUX DE BOIS

Moins imposant et surtout plus récent, car il date de 1942, l'hôtel Tadoussac remplace un vieil établissement qui s'élevait au même endroit depuis plus d'un demi-siècle. Au confluent du Saint-Laurent et du Saguenay, l'hôtel, alors propriété de la Canada Steamship Lines, domine la courbe sablonneuse d'une baie où parfois s'amuse rorquals et baleines.

Oeuvre de David Shennan, de la firme Archibald et Schofield de Montréal, l'hôtel rappelle par ses formes son prédécesseur en ces lieux, un bâtiment de bois qui étalait devant la baie ses lon-

gues vérandas et sa douzaine de lucarnes rouges. Inauguré le 27 juin 1942, l'édifice actuel est extrêmement bien adapté aux lieux; la volonté de l'architecte ayant été de suivre les contours du terrain, l'aile ouest longe un ravin boisé aux limites de la propriété. De même, à l'arrière, l'aile regroupant les services et les chambres des domestiques a-t-elle été placée là précisément pour éviter l'effet des forts vents qui souvent balaient la baie.

L'hôtel Tadoussac est surmonté d'une tour centrale que son concepteur a entourée d'une «promenade du capitaine», écho canadien de ces «promenades de veuve» qui souvent posent au sommet de certaines demeures de la côte atlantique leur garde-fou ajouré. Les brisis du toit mansardé couvrent deux étages de chambres s'enfilant au-dessus d'un rez-de-chaussée dont la partie orientale est exclusivement consacrée aux services communautaires. Plus d'une centaine de chambres et suites segmentent la longue horizontale du plan du bâtiment principal; une aile d'une quarantaine de chambres supplémentaires s'accroche à ce long rectangle.

Un fenestrage généreux laisse une lumière vive s'introduire dans les espaces d'habitation et les nombreuses aires de récréation de l'hôtel. Cette caractéristique est commune à nos châteaux de vacances où, tant au manoir de Pointe-au-Pic qu'à la seigneurie de Montebello, on inonde le citadin fatigué d'une clarté crue et revigorante. De même, ces bâtiments s'ouvrent partout où c'est possible de le faire sur des terrasses, balcons et galeries qui s'étirent en façade, amortissent un décrochement ou comblent un angle. Ainsi l'hôtel Tadoussac compte-t-il, au moment de son inauguration, quelque six terrasses ou balcons et deux longues vérandas couvertes, de part et d'autre de sa façade principale donnant sur la baie.

Au coeur d'un domaine de 32 000 hectares, le château Montebello serait la plus vaste construction de rondins au monde. (photo: Services photographiques, Canadien Pacifique)

Selon les propos de l'architecte Shennan, les intérieurs de l'hôtel Tadoussac sont «sans prétention» et, notwithstanding leur caractère fonctionnel, servent plutôt de faire-valoir à la collection de William Hugh Coverdale. Alors président de la Canada Steamship Lines, l'ingénieur Coverdale rassemblera mobilier québécois, cartes et gravures anciennes, objets d'artisanat et d'usage quotidien pour en meubler l'hôtel et décorer le manoir Richelieu. Il fera aussi exécuter par les peintres W. C. Jefferys et Adam Sheriff-Scott de grands tableaux à caractère historique accrochés encore aujourd'hui aux murs du manoir de «Murray Bay». Près de 2 500 pièces de la collection Coverdale ont été cédées aux Archives nationales du Canada, peu après la vente des hôtels de la C.S.L. à des intérêts privés. Le Musée de la civilisation du Québec possède en outre une partie de la collection de meubles.

Ce souci d'embellissement intérieur se retrouve, vers 1930, au Seigniory

Club de Montebello où Sheriff-Scott peint plusieurs murales illustrant des scènes de la vie d'autrefois. Acheté en 1971 par le Canadien Pacifique, le château Montebello existait en tant que club privé depuis quarante-deux ans. D'une architecture plus qu'originale, cet hôtel, la plus vaste construction de bois rond au monde dit-on, étale ses quatre ailes sur la rive nord de la rivière Outaouais. Plus de 10 000 billots de cèdre rouge de la Colombie ont été nécessaires à son édification. Conçu par Harold Lawson, de Lawson and Little de Montréal, le château est entièrement dominé par une tour centrale massive qui, s'élevant sur trois étages, abrite une haute cheminée de pierre hexagonale – elle a vingt mètres – percée de six vastes âtres. Avec un brin d'humour on pourrait dire, en ce qui a trait à Montebello, que c'est la tour qui fait le château; son architecture en effet, de par sa structure de rondins, tenant plus du fortin militaire que du castel rhénan!





Le château Montebello, l'hôtel québécois qui, historiquement, semble avoir offert la plus grande variété d'activités à ses clients. (photo: Services photographiques, Canadien Pacifique)

Le grand hall à l'allure médiévale du château Montebello. (photo: Services photographiques, Canadien Pacifique)

LE ROI S'AMUSE

De tous les hôtels cités, le château Montebello est celui qui, au fil du temps, semble offrir le plus d'activités à ses invités. Le nombre étonnant de divertissements prévus pour la clientèle de tous âges est la parfaite démonstration des efforts que pouvaient faire les hôteliers châtelains du Québec pour l'amuser et la retenir. Ouvert été comme hiver dès sa première année d'existence, on axe la vie, dans ce palais de bois rond, sur le stimulant mot d'ordre: «*Every day is play-time*». On peut donc, au coeur d'un domaine de 32 000 hectares, pêcher et chasser, faire voler et amerrir son hydravion, jouer au tennis et au badminton, au golf sur deux parcours, nager dans ses piscines intérieures et extérieures, cavalier le long de ses sentiers, faire du ski nautique et de la voile, du canotage et du yachting sur la rivière voisine. Les moins sportifs jouent aux cartes, aux échecs, au billard dans les pièces du château aménagées à ces fins. Des promenades en «charrette à foin», des mascarades, des classes artistiques occupent les enfants.

L'hiver trouve les clients de l'établissement sur les 72 kilomètres de pistes de ski de fond aménagées par le célèbre «Jack Rabbit», Herman S. Johannsen. Ailleurs ils glissent en luge, en bobsleigh, ils sautent à skis, patinent, dirigent leur iceboat, jouent au curling et plus calmement, se promènent en raquettes ou... en carriole. Les soirs d'été ou les froides nuits hivernales voient les amateurs – qui ne seraient pas tout à fait épuisés – siroter leurs *drinks* dans les bars sombres et enfumés du château. Ils peuvent aussi danser sur les musiques synco-



pées que déversent des orchestres dans la vaste salle de bal ou sur les terrasses fleuries du Log Lodge.

Enfin, les chambres de Montebello recueillent les invités ensommeillés. À l'exemple de celles de l'hôtel Tadoussac ou du manoir Richelieu, ces chambres et suites sont décorées très simplement. Un mobilier qu'on qualifierait volontiers de «rustique mais fonctionnel» garnit les pièces de repos. Il s'en dégage une impression voulue de confort simple, une «virile rusticité» dépayssante.

D'autres châteaux moins vastes et moins connus ont aussi marqué la vie hôtelière québécoise. Il suffit de mentionner le château Murray de Pointe-au-Pic (1904-1978), l'hôtel Roberval (1888-1908), ou le petit château Bel-Air (1895) de Sainte-Pétronille qui, en leur temps, étaient bondés d'estivants en quête de divertissement.

Depuis plus d'un siècle, les vacanciers cherchent au Québec qui le calme et la beauté, qui le repos ou l'activité, toujours le rêve et l'oubli. Les immenses châteaux qui les ont accueillis, s'ils ont changé au rythme des goûts et des modes, ont cependant gardé leur puissance d'enchantement. La vie rêvée qu'on peut y retrouver emporte encore dans le fantastique tourbillon, si cher à Arthur Buies, les villégiateurs qui, le temps d'une saison, deviennent enfin rois ou reines...

Lise Drolet est historienne de l'art, réalisatrice-conceptrice pour le Groupe d.e.s. inc., à Québec.